

Thomas Couderc, Pierre Daniel, Hélène Moreau, Boris Thiébaud

Magnetic North

Exposition du 4 mars au 16 mai 2021

du mardi au samedi de 14h à 18h

Vidéochroniques

1 place de Lorette - 13002 Marseille

adresse postale : BP 10071 - 13071 Marseille Cedex 02

Tél : 09 40 44 25 58 - www.videochroniques.org - info@videochroniques.org

Dans le cadre des Forêttes de Sud de Manifesta 14

Avec le soutien financier de Wallonie-Bruxelles International

Merci à : Clément Couderc, Jean Delcote, Alisa Masthoed, Sandro Della Moea, Amoud Baboun,

Jérémy Lotton, Damien Moreau, Walter Wollsch, Atelier Gest

Vidéochroniques est membre de réseau Provence Art Contemporain

MAGNETIC NORTH :
THOMAS COUDERC, PIERRE DANIEL,
HÉLÈNE MOREAU, BORIS THIÉBAUT

At the beginning of 2019, Vidéochroniques put on a group show which was the result of research exploring the attraction of Marseilles young artists who have been coming to the city in droves over the last few years and who have greatly contributed to its revitalisation. This enquiry also revealed that Brussels was, for many, the only other alternative to Marseilles. This realisation led to the idea of a similar project concerning the Belgian capital. In many ways Brussels and Marseilles share similar qualities: they are compatible with marginal economies and minority lifestyles, they have a tolerable cost of living, they have favourable conditions of production and distribution, etc. Under the title, Magnetic North, the objective is to present a group show that bear witness to the dynamism of the state of the art scene in Brussels, echoing our own, local situation, but intended also to inform and stimulate it.

*Magnetic North a d'abord vocation à s'inscrire pleinement dans l'approche éditoriale globale de Vidéochroniques. Celle-ci est caractérisée, d'une part, par la mise en lumière d'œuvres exigeantes dont les qualités sont aujourd'hui mal repérées des dispositifs marchand ou institutionnel ; elle l'est, de l'autre, par l'attention portée à l'égard de situations artistiques particulières, elles-mêmes articulées aux contextes singuliers qui les fondent, les permettent ou les nourrissent, tout autant qu'elles les alimentent et les stimulent. Sur ce point, ce projet a pour but de prolonger une démarche engagée en 2018 : elle s'était alors proposée d'examiner l'attractivité renouvelée de Marseille (d'en apprécier les raisons, les manifestations, les enjeux et les perspectives), que traduisait l'arrivée conséquente de jeunes artistes dans cette ville, avant de donner lieu à une exposition collective (*Sud magnétique*, février-avril 2019). Ce travail, et les déclarations concordantes des nombreux artistes rencontrés, avait aussi révélé que Bruxelles constituait l'alternative à cette destination et induit d'engager un examen similaire considérant la symétrie ou les analogies qui lient ces deux options, ainsi que les nuances qui les distinguent. Il apparaît*

que ces villes sont compatibles avec des économies marginales et des modes de vie minoritaires, qu'elles offrent des facilités en matière de logement, de coût de la vie, de conditions de production et de diffusion, qu'elles s'articulent aux rôles joués par les artistes, parmi d'autres populations, dans les processus de requalification des espaces – voire des quartiers – occupés et dans les phénomènes de gentrification qui les excluent ou les déplacent au bout du compte. Dans un premier temps, et malgré une phase de prospection préalable largement entravée par les mesures sanitaires liées au Covid-19, il s'agissait de concevoir, d'organiser et de présenter une exposition de groupe. Cette formule s'imposait en effet comme un excellent moyen de témoigner du dynamisme de la situation artistique bruxelloise, (marquée par la présence massive d'artistes, d'ateliers, de collectifs et d'espaces de monstration) et de faire ainsi écho à notre propre situation locale.

Depuis une dizaine d'années en effet, on a assisté à Bruxelles à l'apparition en nombre de lieux indépendants qualifiés d'artist-run spaces, une dénomination qui recouvre des réalités sociales et économiques, de même que des principes de fonctionnement très divers (galeries, ateliers collectifs occasionnellement ouverts au public, organisations nomades, etc.). La croissance récente de ces dispositifs fait d'ailleurs figure de réponse à une crise économique sans précédent et à ses conséquences paradoxales, constituées à la fois d'opportunités et de nécessités. Ces lieux d'expérimentations à 360°, dotés depuis peu d'un instrument de communication (The Walk, agenda de l'art indépendant) qui leur est exclusivement destiné, proposent une programmation hétéroclite composée d'expositions mais également de concerts, de projections, de débats, de conférences, de performances ou de workshop. Ceux qui les animent, assurément décomplexés quant à leur statut, endossent tour à tour ou simultanément les rôles ici indéfinis d'artiste, de commissaire d'exposition et de critique. Ajoutons d'ailleurs que les origines ou provenances diverses de ces protagonistes informent le réseau dans lequel s'ancrent ces espaces, indiscutablement puissant localement mais qui tend à accroître ses ramifications vers l'international. Ces éléments concourent tous à forger une image singulièrement plurielle du Bruxelles artistique.

Vidéochroniques entend bien en rendre compte à l'échelle d'une exposition collective, et attester à ce titre de la vaillance d'un laboratoire qui semble incarner et concentrer à lui seul la pluralité des pratiques et des méthodes aujourd'hui à l'œuvre dans le domaine de l'art contemporain. Si l'effectif présenté, puisque limité en nombre, exclut d'évidence l'exhaustivité ou même une forme statistique de représentativité, l'hétérogénéité et l'envergure des corpus constitués par les quatre artistes retenus suffisent cependant à rendre compte de cette diversité et de cette vigueur.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de revenir sur ce qui distingue leurs démarches, tant les disparités (aux plans de la matériologie, des formes, des méthodes, des traditions convoquées...) sont manifestes dès le seuil de l'exposition franchi. Ce qu'elles ont en commun, par contre, mérite plus certainement d'être instruit : Thomas Couderc, Pierre Daniel, Hélène Moreau et Boris Thiébaud témoignent ensemble et similairement du caractère complexe – parce que paradoxal – de leur condition et de leur pratique. La connaissance et la condition de ce qui fonde leurs héritages respectifs et plus globalement le nôtre (lexiques plastiques et problématiques désormais consignés : in situ, conceptualisme, performativité, processus, objectivité, entropie, etc.) constituent simultanément un facteur de désir et d'empêchement, un dilemme auquel l'artiste d'aujourd'hui est inévitablement confronté. Ceux-là parviennent pourtant à se défaire de l'écueil que devrait normalement présupposer cette sorte de "double bind"¹, ainsi que les messages contradictoires ou conflictuels qui le définissent. Au lieu de faire appel à l'ironie qui qualifia les années 1980 et qui fut alors une véritable découverte pour les artistes – elle fait maintenant figure de tic, le plus souvent –, le paradoxe de leur situation fait fonctionner, au niveau de la création des formes, tous les mécanismes de l'ambivalence inhérente à la poétique actuelle, c'est-à-dire à ce qui permet de faire au sens de "faire œuvre". Leur trait commun repose en effet sur cette tension qui s'exprime par une oscillation constante entre l'hommage (à des formes, des postures, des

atmosphères, des matériaux) et la soif de s'en affranchir.

Pour s'en convaincre, et sans entrer dans une analyse des œuvres que ce texte n'a pas vocation à produire, quelques remarques méritent tout de même d'être formulées pour chacun des protagonistes de cette exposition qui peuvent constituer un premier outil d'appréciation. Dans les travaux de Thomas Couderc, l'intérêt pour les pratiques vernaculaires (*Abris sur H*) ou ancestrales (*Rolling Stamp*), de même que l'énergie et les rituels qu'ils charrient, ne sont pas sans rappeler les pratiques d'artistes pour partie liés à l'Arte povera ou au Land Art (Mario Merz, Joseph Beuys, Dennis Oppenheim). Parallèlement on constate aussi le parasitage de cette révérence par quelques additions qui nous ramènent inéluctablement au présent : la hutte est constituée de bois récupérés sur un site incendié du sud de la France, les rouleaux inspirés des sumériens portent paradoxalement un récit indexé sur des égéries féministes très en vogue (les sorcières, Wonder Woman) au plan de son propos, sur la bande dessinée au plan de sa forme. D'ailleurs, la BD n'est pas sans informer également l'œuvre de Boris Thiébaud, au même titre que les nombreux autres régimes graphiques qu'il mobilise dans son travail, de la gravure (dont on sait l'importance historique en Europe du nord) à la calligraphie. Les figures de bonnets portés, qui ne sont pas sans évoquer par l'image certaines démarches sculpturales (Antiform), en sont un exemple tandis qu'elles associent l'élégance de la facture à la trivialité du motif représenté. Dans un autre ordre d'idées, le recours aux signes dans les dessins sur papier, par un mouvement qui déplace l'écrit de l'horizontalité à la verticalité ainsi qu'un Cy Twombly a déjà pu l'éprouver, a pour effet de leur conférer une puissance, voire une violence comparable à celle que produirait un tag. Tel que Vincent Meessen peut le faire en mêlant les régimes documentaires et collaboratifs, Pierre Daniel relit d'une manière critique le passé postcolonial de son pays d'adoption dans un tout autre registre. Sa démarche se fonde sur un détournement de stéréotypes empruntés tour à tour à l'art, à l'histoire, au tourisme ou à la gastronomie belges (James Ensor, Léopold II, Ostende, la moule, etc.) qui convoque un héritage se déployant du surréalisme au conceptualisme, de Magritte à Broodthaers en l'occurrence.

¹ Voir Gregory Bateson, "La double contrainte", dans : *Vers une écologie de l'esprit*, Éditions du Seuil, Paris, 1980, pp. 47-55.

Chez Hélène Moreau, c'est la figure de la machine célibataire qui est omniprésente, ne serait-ce que par le titre de l'une des œuvres présentées (comment ne pas corrélérer en effet *Le bruit de l'échantillonneuse* et *La broyeuse de chocolat* ?). Le renvoi aux schémas, aux coupes ou aux élévations n'a pourtant pas vocation à demeurer ici au stade des images intentionnellement frustrantes et déceptrives produites par Marcel Duchamp et Francis Picabia. Il est le prétexte au déploiement d'une installation, mêlant volume et plan et actualisant les démarches de ses prédécesseurs, caractérisée par l'usage de matériaux de construction (ciment, bois, tuyaux de cuivre, plaques d'acier), de techniques contemporaines (découpe laser, image matricielle, incrustation) comme de pratiques artisanales (céramique, tissage).

On le comprend bien, leur envie de faire sans pouvoir le faire explicitement – ou plutôt grossièrement – nécessite l'élaboration des moyens qui le permettent quand même. C'est un fait : ils sont dans le même temps condamnés à la retenue que présume leur instruction (la formation dont ils ont tous un jour bénéficié, puis leurs parcours respectifs, ne laissent aucun doute à ce sujet) et à l'invention qui conditionne son dépassement. Leur démarche émancipatoire, à l'égard de ce que l'héritage convoqué comportait de contraignant, s'appuie sur le recours à l'évocation en tant que pouvoir ou puissance. Sa qualité réside précisément dans son absence de succès, son caractère incomplet et irrésolu : elle relève de l'impulsion, de l'entraînement, de l'énergie, du mouvement, et non de l'effet, de la solution ou de la conclusion. Devant chaque œuvre en conséquence, au lieu d'être impressionné par la seule réalité objective et littérale (non démentie pour autant quand on constate l'intelligence réflexive que ces artistes déploient au regard des médiums mobilisés et le soin qu'ils prennent à les mettre à l'épreuve), le regardeur est désormais soumis à une triple exposition, tout à la fois réelle, virtuelle et mémorielle. *Magnetic North* est une situation particulière dont la contemporanéité présente aussi l'intérêt d'être emblématique : les questions qu'elle nous adresse débordent largement du cadre de l'exposition, du groupe d'artistes qu'elle met en lumière, et de la scène à laquelle ces derniers contribuent.

Edouard Monnet, mars 2021

Thomas Couderc

Né en 1981 à Ceret
Vit et travaille Bruxelles

Thomas Couderc est diplômé de l'Ecole Supérieure des Beaux Arts de Marseille en 2011 et de l'Ecole Axe Sud en direction artistique en 2005.

Il y a dans chacune de ses pièces la suggestion d'un récit : l'imaginaire d'un monde reconstruit, disparu ou déplacé. Le processus est toujours visible, bricolage assumé, utilisation de matériaux pauvres, ordinaires et éphémères. Tout cela sert à une mise en tension générale entre le processus et l'œuvre finale. La poésie tient justement dans le déséquilibre entre l'énergie déployée dans la construction et l'accumulation et la pesanteur ressentie en contemplant l'œuvre finie.

L'œuvre n'a pas à être déchiffrée mais à être explorée. L'imagination doit rebondir, toujours être en mouvement.

Luc Jeand'heur

Thomas Couderc a notamment été exposé dans le cadre de Marseille Provence 2013 Capitale Européenne de la culture, aux ateliers Vortex à Dijon et à la galerie Zsenne à Bruxelles.



Timothy, 2014
Vue de l'exposition "Art et entreprises #5"
Galerie Château de Servières, Marseille

Pierre Daniel

Né en 1987 à Saint-Brieuc
Vit et travaille à Bruxelles

Pierre Daniel est diplômé des Beaux-arts de Caen puis des Beaux-arts de Paris.

Monstres et démons occidentaux foisonnent dans ses dessins et ses sculptures. James Ensor et Leopold II fusionnent pour devenir un ogre ostendais qui dévore le peuple congolais. L'artiste nous propose une fusion inattendue pour une réécriture critique de l'histoire récente de la Belgique. Pierre Daniel s'intéresse aux rapports entre violence et pouvoir. Il propose à travers ses dessins, sculptures, textes et performances de transcender cette violence en stimulant l'imagination. Matières, images et mots sont ici malmenés.

Il a participé à des expositions au 104 à Paris, à Jeune Création en 2013 et à plusieurs expositions collectives à la galerie Alain Gutharc à Paris.

Avec Valentin Tableau, il a également présenté le projet de poésie sonore "L'Epopée Ostendaise Machoirdée" dans différents lieux d'exposition et salles de concert.



L'histoire est une bête très bête (S. Labou-Tansi),
2018, dans l'exposition "100% Beaux-Arts", Grande
Halle de La Villette, Paris

Hélène Moreau

Né en 1985 à Argenteuil
Vit et travaille Bruxelles

Après avoir obtenu son DNSEP à l'École Supérieure des Beaux Arts de Lyon en 2009, Hélène Moreau s'est installée à Bruxelles dans le but de continuer ses études en réalisant un master de recherche proposé par l'Université Libre de Bruxelles et l'Académie Royale de Beaux-Arts de Bruxelles. Son travail a été récompensé en 2011 par le prix Serrures attribué par cette même école d'art.

Grâce à différentes résidences en France et en Belgique, elle concentre sa pratique sur le dessin et l'installation. Dans ses dernières pièces présentées à Bruxelles, les impressions numériques et les tissages lui permettent de jouer entre le manuel et le digital. Ses installations assument une tournure ludique et narrative. Elles parlent d'architecture, d'objets, d'outils, de grilles, de plans et ouvrent vers des imaginaires poétiques.

Ses expositions les plus récentes sont : "Upon Construction", Plagiarama, Bruxelles ; "Défragmentation", Commissariat Surya Ibrahim et Coline Franceschetto, 1,61+, Bruxelles ; "L'ombre des choses", invitation par Marine Penhouet, Clément Davout et Patricia Couvet, Bruxelles



Le Bruit de l'échantillonneuse, épisode 2, 2018, série de 11 photographies, tirages pigmentaires contrecollés sur aluminium, boîte américaine bois, 60 cm x largeurs variables

Boris Thiébaud

Né en 1981 à Charleroi
Vit et travaille Bruxelles

Boris Thiébaud est diplômé de l'ERG, Bruxelles (2006) et de l'Académie des Beaux-Arts de Mons (2004).

Dans ses travaux précédents (notamment ceux déployés en regard de l'œuvre de Hendrick Goltzius), "Boris Thiébaud opère la synthèse entre le dessin automatique et la gravure. Liberté gestuelle et maîtrise technique, raccourci du couple passion et raison, se télescopent ainsi pour donner forme à une figure ancienne qui, souvent, se déploie par intermittence dans l'espace ouvert des cimaises ou des feuilles de papier."¹

Pour Magnetic North, les œuvres présentées par l'artiste oscillent entre formes figuratives et gestes plus abstraits. Il instaure dans l'exposition un dialogue entre chacun de ses travaux, mettant au jour une réflexion sur la picturalité qu'elle soit associée à un objet ou à une technique.

Ses expositions récentes incluent : "P A N A M A X-Opening", P A N A M A X, Liège ; "A Tree", commissariat : Marie Papazoglou, Stieglitz19 gallery, Anvers ; "De la lenteur et de la mesure", commissariat : Emmanuel Lambion, Bn projects Maison Grégoire, Brussels ; "Fireforms", Super-Structure et No Supplies, Bruxelles

¹ propos tirés du dossier de presse de l'exposition *Uchronie*, 2016



Untitled (Carolina pine, two planes), 2019
Acrylique et laque sur bois, 21 x 30 x 9cm

Thématiques et pistes pédagogiques

Les thématiques dessinées ci-après sont des propositions maléables qui permettent une première approche des oeuvres présentées dans l'exposition. Chacune pourra être retravaillée en amont de la visite, lors d'un temps de préparation avec le chargé de la médiation en fonction du public accueilli, du temps de visite prévu ou encore des liens avec les activités du groupe.

> **Modes de communication**

> **Gestes et formes du dessin**



Montage de l'exposition "Magnetic North", janvier 2021 @ Thibaut Aymonin

Modes de Communication

Il s'agit là de se questionner sur les modes de transmission. Comment raconte-t-on des histoires ? Par les mots ? Les formes ? Les images ? Quels sont les différents types de communication utilisés (sculptures, impressions, codages...) ? Sommes-nous face à des récits compréhensibles directement ? Comment fait-on pour comprendre ce que l'on regarde ? Ces œuvres posent la question des formes de langages et de leur universalité.



Colon, Le Leopold (détail), 2014
Encre et feutre sur papier
120 x 170 cm

Le dessin *Côlon, Le Léopold* est un enchaînement de récits brefs de l'Histoire coloniale belge.

Pierre Daniel représente l'esclavagisme et ses symboles : les personnages blancs sont plus grands que les personnages noirs ; un couple se balade avec une tête noire au bout d'un bâton... Cette violence est racontée sous la forme d'une fresque à l'intérieur d'un côlon : organe qui sert à former les excréments. Souvent employée par l'artiste, l'image du côlon vient littéralement nous indiquer la difficile digestion d'une Histoire dont les stigmates sont encore à l'œuvre en Belgique.

Une manière assez crue de rendre compte de la violence perpétrée par les puissances occidentales tout en la critiquant visiblement.



L'éveil de WW, dans la série "Rolling Stamp", 2015,
bois, bouse de vache, peinture, impression sur palette,
80 x 120 cm

Dans cette œuvre, Thomas Couderc s'inspire de sceaux-cylindres sumériens. Ces rouleaux permettaient d'imprimer sur des plaques d'argiles des formes gravées au préalable sur ces derniers (faits de bois, marbre, bronze...). C'est l'une des premières techniques de reproduction d'un motif. Avec ses "Rolling Stamp" l'artiste propose différents récits liés à des symboles antiques et des histoires populaires telles que celle de Wonder Woman.



Le Bruit de l'échantillonneuse, épisode 3 - La Souffleuse,
2018-2020

Bois, impressions sur papier, cuivre, céramique
Dimensions variables

L'ensemble du process mis en place par Hélène Moreau dans les différentes étapes du "Bruit de l'échantillonneuse" prend sa source lors d'une résidence en milieu scolaire au CRAC Alsace en 2018. S'appuyant sur un panel d'objets mécaniques rencontrés dans les musées d'artisanat de la région, Hélène Moreau se réapproprie ces formes pour les transposer en un nouveau vocabulaire à visée narrative. Ce faisant, elle interroge, entre autres, le passage de l'artisanat à la mécanisation puis à la dématérialisation. Dans les versions plus récentes de son installation, les premiers objets se trouvent accompagnés de nombreux autres matériaux, démultipliant la narration proposée par l'artiste. Hélène Moreau poursuit sa recherche en menant un travail de composition de textes tirés de ses lectures, qu'elle vient parfois croiser de manière performative avec les pièces qu'elle expose.

Pistes pédagogiques

(Arts plastiques / Histoire / Mathématiques / Technologie)

Cycles 1, 2 3 et 4 / Lycée

Pour comprendre le principe de communication et ce qu'il engendre, il est possible de commencer par un bouche-à-oreille (communément appelé le "téléphone arabe") et d'en analyser les résultats.

Plusieurs ateliers pourront ensuite être menés en lien avec ce thème :
Détournement d'un objet et de son utilité. Créer une nouvelle histoire de cet objet en créant une fiche descriptive composée de dessins, courts textes, images rapportées pour étayer son propos. Raconter son histoire par l'intermédiaire d'un objet - réflexion menée sur la charge affective de l'objet.

Cette thématique permet de questionner ce que dit un symbole et/ou un objet d'un contexte et/ou d'une personne. Elle peut également permettre d'aborder l'écriture en morse et les messages codés ou encore le dessin satirique et la caricature : la mise en place d'une forme de langage particulière - au-delà des mots - pour faire passer un message.

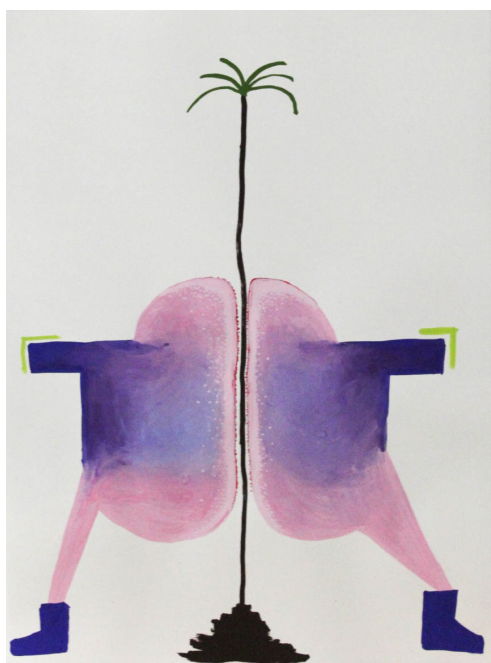
Gestes et formes du dessin

Les œuvres qui abordent les gestuelles du dessin dans cette exposition invitent à de plus amples questionnements autour du geste, qu'il soit pictural, formel ou corporel, et de sa portée politique, sociale ou esthétique.



Speed Object BlaBlaBla (détail), 2020
graphite, acrylique et bombe de peinture sur papier
195 x 145 cm

Très influencé par le design et le graphisme, Boris Thiébaud questionne la composition du dessin et les gestes du dessinateur qui l'accompagne. Les travaux qu'il présente aujourd'hui apparaissent après un long travail où l'histoire de l'art de la gravure se confrontait à une contemporanéité du geste (il proposait, notamment, des agrandissements de détails de gravures de Hendrik Goltzius qu'il dessinait à la graphite sur les murs grâce à des pochoirs en vinyle). Après avoir fait le choix de se concentrer sur le travail au graphite, Boris Thiébaud se détache de toute référence et explore désormais le geste sur de grandes feuilles de papier. En les posant au sol, il vient les frotter avec une brosse imbibée d'eau et de graphite, puis déploie, de ce premier mouvement, toute une composition avec différents gestes : il gomme, cadre, bombe, colle, écrit, griffonne, etc.



Improvisation #15 (palmier, baignoire), 2020
gouache sur papier,
56,5 x 76,5 cm

Dans sa série "Démon me turlupinant", Pierre Daniel produit un ensemble de dessins composés d'images qui le hantent. S'appuyant sur un répertoire visuel qu'il conserve à sa disposition, l'artiste assemble ces images et les transforme en figures monstrueuses comme on peut les concevoir dans nos cauchemars. Avec la série de dessins "Improvisation" présente dans "Magnetic North", Pierre Daniel continue d'évacuer les représentations qui le poursuivent, en se servant désormais de la couleur. Cette fois nulle base iconographique ne l'aide à composer de nouvelles formes. Pierre Daniel nous propose ici les images qui le traversent, témoignage d'une digestion visuelle un peu particulière qui s'est effectuée durant le confinement débuté en mars 2020.



Rolling Stamp, 2015,
Travail en cours : processus d'impression

Deux étapes se distinguent dans le travail de Thomas Couderc. D'abord il grave des formes sur des rouleaux de bois. Il compose là le négatif du dessin final sur un format circulaire, ce qui implique de penser au préalable l'image déroulée. Puis il "imprime" les dessins en roulant le tampon sur un mélange de terre et de fumier (un compost également utilisé comme mortier dans les premières habitations). Cette seconde étape nécessite une implication de son corps, utilisant toute sa force pour à la fois manipuler le rouleau et réaliser une impression marquée. Chaque dessin résultant de cette impression est unique : il dépend de l'humidité de la terre, la force de son appui sur le rouleau, et enfin la manière dont la terre va sécher. Il y a dans ce travail une grande attention apportée au processus gestuel, ce que l'on peut contrôler et ce qui échappe à notre volonté...

Pistes pédagogiques

(Arts plastiques)

Cycles 1, 2 3 et 4 / Lycée

Il s'agira par une ensemble d'activités de s'approprier par les sens les éléments du langage plastique : matière, support, couleur... et d'observer les effets produits par ses gestes, par les outils utilisés. Par de courtes séances de dessin, les élèves pourraient-être invité-e-s à varier leurs outils et leurs gestes afin de comprendre les liens existants entre ces derniers et l'intention portée à la représentation.

Pour les cycles supérieurs il est possible de mettre en place des ateliers de pratiques du dessin en imposant certaines contraintes. Les élèves pourraient représenter un objet ou leur camarade en un temps imparti (allant de cinq minutes à dix secondes) sans soulever le crayon de leur feuille, ou bien avec la main opposée à celle qui est sollicitée lorsqu'il-elle-s écrivent, ou encore avec les deux mains simultanément...

Autre exemple d'atelier à mener :

<https://www.pedagogie.ac-nantes.fr/arts-plastiques-insitu/enseignement/lecons/dessiner-au-pinceau-1-683666.kjsp?RH=PER>

Boite à outils

Pour cette exposition, l'équipe médiation de Vidéochroniques a travaillé à un ensemble d'outils pédagogiques à destination du jeune public. Ces dispositifs permettent d'une part d'appréhender d'une autre manière l'exposition "Magnetic North", et ainsi découvrir d'un oeil plus dynamique les œuvres qui y sont présentées. D'autre part, ils offrent le moyen aux enseignants d'aborder avec leurs élèves certaines des compétences présentes dans les programmes scolaires de l'ensemble des cycles.

Superposition de gestes

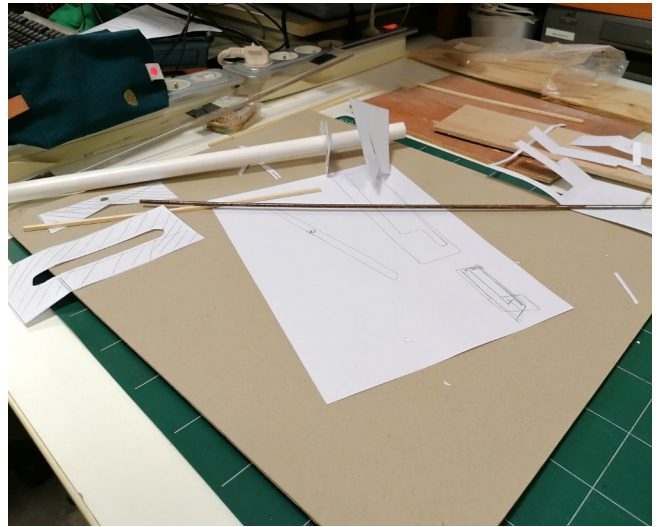
Par l'utilisation de rhodoïds sur lesquels sont imprimés différents gestes empruntés à la fois au travail de Boris Thiébaud et à des formes de notre quotidien, il s'agit de s'appropriier un ensemble d'éléments pour réaliser sa propre composition et réfléchir ainsi aux questions qui sous-tendent la création d'un dessin : la mise en place de plans, d'une perspective, l'équilibre des formes...

Après un premier geste effectué sur une feuille vierge (en utilisant différents outils : pinceaux, fusains, feutres, pastels...), les élèves seront invité·e·s à sélectionner et superposer des gestes pour ainsi créer leur propre composition. Il·elle·s seront invité·e·s à détailler leur choix avec un vocabulaire pratique lié au dessin ou plus largement aux arts plastiques.



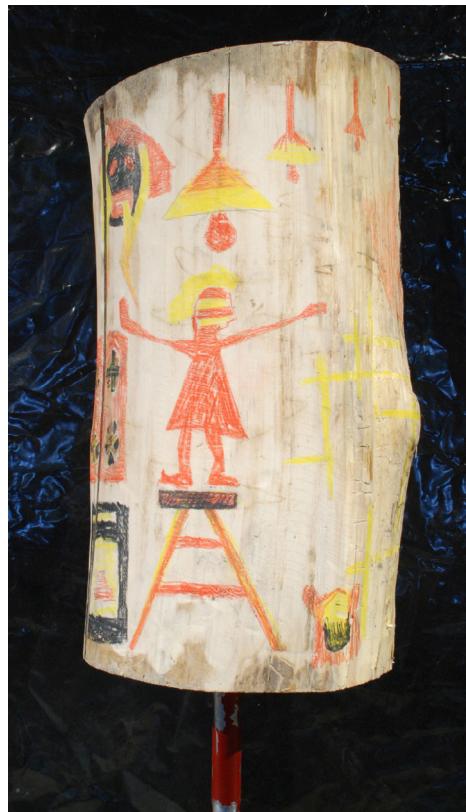
Blocs et narration(s)

Afin de comprendre de quelles manières Hélène Moreau conçoit ses installations, les élèves seront invité·e·s en groupe à choisir un objet parmi un ensemble et de l'insérer dans une composition à l'aide de matériaux divers mis à disposition, proposés tel un jeu de cubes. Cette activité permettra entre autres de se rendre compte de la charge narrative que peuvent avoir les objets et comment celle-ci peut intervenir dans le processus de construction. Il pourra aussi être abordée la question plus globale de la composition comme dessin dans l'espace. De quel(s) point(s) de vue regarde-t-on cette dernière ? Comment penser le passage de l'espace à l'image (par l'intermédiaire notamment de la prise de vue photographique) ? Dans la continuité du processus de l'artiste, un travail textuel pourra également être poursuivi.



Illustrer le contemporain

En réemployant la technique des sceaux-cylindres, Thomas Couderc actualise cette pratique qui visait à produire une fresque narrative. Cette dernière avait pour fonction de relater l'Histoire contemporaine au propriétaire du rouleau, la mêlant parfois à des faits plus personnels le concernant. De cette même manière, et afin d'en comprendre le fonctionnement, il est proposé aux élèves d'illustrer le contexte dans lequel il-elle-s s'inscrivent, individuellement ou en groupe, puis de le transmettre. Afin de poursuivre la découverte des outils de communication développés dans l'Histoire, plusieurs techniques pourront être utilisées : dessin au calame sur papyrus, gravure, imprimerie, etc.



Tronc-tampon, dans la série "Rolling Stamp",
dessin sur le tronc avant gravure, 2015
35 x 66 cm

Quelques liens

Thomas Couderc

Instagram @thomas_couderc

Site de l'artiste <http://www.thomascouderc.com/>

Pierre Daniel

Instagram @p.i.e.r.r.e.daniel

Site de l'artiste <https://pierredanielworks.tumblr.com/>

Hélène Moreau

Instagram @hlnmoreau

Site de l'artiste <http://www.helene-moreau.com/>

Boris Thiébaud

Instagram @boris_thiebaut

Site de l'artiste <https://boristhiebaud.net/>

VidéoChroniques est une association sans but lucratif créée en 1989, implantée à Marseille. Elle organise des expositions et des projections, accueille des artistes en résidence et dispose d'importantes ressources documentaires dans le domaine de la vidéo d'artistes et plus largement dans celui de l'art contemporain. Elle travaille avec un réseau local, national et international de partenaires : associations, festivals, distributeurs, diffuseurs, galeries, lieux d'exposition institutionnels, écoles d'art, etc.

L'association avait initialement pour vocation de promouvoir les divers usages d'un médium spécifique – la vidéo – encore émergents à l'époque de sa création, dans le contexte de l'art et de la culture. À partir de la fin des années quatre-vingt-dix, sous l'impulsion d'une partie de ses membres et d'une nouvelle direction, l'objet éditorial de la structure s'est ancré plus explicitement dans le champ de l'art contemporain. Depuis 2008 elle dispose d'un espace de monstration de 400m² dans le quartier historique du Panier qui a donné lieu à la réalisation d'une trentaine d'expositions (individuelles et collectives), le plus souvent accompagnées de résidences préalables.

La réflexion aujourd'hui poursuivie par VidéoChroniques, basée sur une démarche prospective, s'appuie sur des éléments de programmation divers par leur nature et leur forme, qui témoignent de la pluralité des propositions formulées par les artistes et de la diversité des supports, médiums et outils dont ils font désormais usage. L'association s'attache plus précisément à mettre en lumière des œuvres exigeantes, rares ou méconnues, qu'elles soient émergentes ou accomplies, dont les qualités échappent aujourd'hui aux repérages des systèmes marchand et institutionnel. Hormis les expositions personnelles et collectives, d'autres propositions, comme des concerts, des performances, ou des séances de projection (vidéos d'artistes, films expérimentaux, documentaires de création, cinéma underground)... complètent occasionnellement l'éventail des formes mises en œuvre.

Présidé par l'historien d'art Fabien Faure, le conseil d'administration de l'association est constitué de personnalités diverses, aux activités et compétences complémentaires (artiste, programmateur cinéma, juriste, enseignant, chercheur...). Elle est dirigée depuis 1999 par Édouard Monnet. Artiste et musicien, commissaire d'exposition et programmateur dans le cadre de ses activités à VidéoChroniques, il enseigne par ailleurs à l'École Supérieure d'Art de Toulon.

L'association VidéoChroniques bénéficie du soutien de la Ville de Marseille, la Région Sud, le Ministère de la Culture et de la Communication – Direction Régionale des Affaires Culturelles de Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône

Elle est membre du réseau Provence Art Contemporain.

Pour plus de renseignements

Thibaut Aymonin
chargé de la communication,
des publics et de la médiation

Tél. : 09 60 44 25 58 / 06 29 06 36 16
info@videochroniques.org

Ouvert du mardi au samedi de 14h à 18h
Entrée libre / Accueil des groupes sur
réservation